
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/3 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.3.53748

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Landvolkbewegung und für den interpretatorischen Rahmen vor allem die zeitgenössische Literatur, wie sie in den Romanen von Hans Fallada, Ernst von Salomon und Bodo Uhse erscheint. Schließlich ist die wichtigste allgemeine Sekundärliteratur benutzt.

Die Gliederung der Arbeit ist mehr systematisch angelegt. Zunächst wird in einem ersten Teil die wirtschaftliche Entwicklung der schleswig-holsteinischen Landwirtschaft dargestellt, deren Niedergang und schließlich tiefgreifende Krise die eigentliche Grundlage der politischen Radikalisierung war. In einem zweiten Teil wendet sich Frau Le Bars dann der eigentlichen Landvolk-Bewegung zu, dem Charakter dieser Gruppierung, die nicht Partei, sondern »Bewegung« mit eigenen inneren Gesetzen sein wollte. Es folgt dann die Schilderung der Eskalation des Konfliktes zwischen dem Landvolk und den Provinzialbehörden bis hin zu den Bombenattentaten und deren gerichtlicher Behandlung im Prozeß von Altona. Im dritten Teil ihrer Arbeit geht die Verfasserin dem Zusammenwachsen der Landvolk-Bewegung und der NSDAP nach. Ein Kapitel über die Rolle der KPD in der ländlichen Bevölkerung schließt die Arbeit ab. Beigegeben sind eine Reihe von Dokumenten und Abbildungen zur Geschichte der Landvolk-Bewegung. Eine solche Gliederung ist dem Thema gemäß; sie wird von Frau Le Bars konsequent durchgeführt.

Im ganzen handelt es sich um eine übersichtlich gearbeitete, informationsreiche Arbeit, die allerdings schon bekannte Ergebnisse aus der vorhandenen Literatur zusammenfaßt. Neu und interessant ist die Interpretation der Motive und Ziele der Landvolkbewegung durch Verwendung zeitgenössischer Romane (Fallada, Salomon, Uhse). Dadurch lassen sich interessante Einblicke gewinnen und die Motive differenziert darstellen, doch hätte man sich auch einige Überlegungen zur Problematik dieser Quellengattung gewünscht. Die durch Quellen abgesicherte Geschichte und die in Romanen dargestellte Geschichte können durchaus verschieden sein.

Peter WULF, Kiel

Hans-Harald MÜLLER, *Der Krieg und die Schriftsteller. Der Kriegsroman der Weimarer Republik*, Stuttgart (Metzler) 1986, X-398 p.

Les œuvres qui, de 1914 à 1939, traitent de la guerre, sont extrêmement nombreuses, et cela dans tous les genres. *Le Feu* d'Henri Barbusse a connu dès sa parution, en 1916, un succès considérable, mais c'est en quelque sorte une exception: la floraison romanesque s'est produite surtout, en Europe, à la fin des années vingt. Par rapport aux événements, un recul était nécessaire.

Pour l'Allemagne, si l'on exclut quelques prises de position pacifistes (le recueil de nouvelles de Leonhard Frank *Der Mensch ist gut*, par exemple, publié en Suisse en 1917) et certains écrits de caractère documentaire, relevant de la chronique ou du Journal, il faut constater que la littérature de guerre émerge massivement à partir de 1927. C'est l'année où paraît *Der Streit um den Sergeanten Grisha* d'Arnold Zweig. Suivent, en 1928, *Krieg* de Ludwig Renn, et en 1929 *Im Westen nichts Neues* d'Erich Maria Remarque. Le roman de Remarque, notamment, eut un retentissement énorme, et pas seulement en Allemagne puisqu'il a été aussitôt traduit un peu partout dans le monde.

Hans-Harald Müller souligne avec raison, en préambule, que la guerre de 1870-1871 a beaucoup moins inspiré les écrivains allemands que la Première Guerre mondiale. Celle-ci, dit-il, a ébranlé la conscience allemande comme aucun autre événement auparavant. D'où sa décision d'étudier quelques œuvres marquantes qui, sous la République de Weimar, l'ont prise pour thème. Son choix s'est porté sur *Im Westen nichts Neues* de Remarque, évidemment, sur *Krieg* de Renn, sur *Der Streit um den Sergeanten Grisha* de Zweig, et sur les ouvrages qu'Ernst Jünger a publiés au cours de la période 1920-1933.

Dans l'exposé de sa méthode, Hans-Harald Müller est tout à fait clair. Son intention est de dégager d'abord ce qui a poussé les auteurs concernés à choisir pour sujet de récit l'expérience de la guerre. Ensuite, il se propose de confronter leurs buts affirmés à la réalité de l'œuvre elle-même et à la réception critique de celle-ci. Enfin, il veut déterminer la place que peut occuper la guerre dans le développement littéraire de chacun des écrivains étudiés.

Les trois moments de cette méthode n'ont pas toujours la même force ni la même ampleur dans toutes les analyses auxquelles se livre Hans-Harald Müller, mais il s'y tient avec rigueur. Sa documentation est solide, ses démonstrations sont à la fois probantes et nuancées. Pour *Im Westen nichts Neues*, c'est la mise en lumière de la réception critique qui ressort le plus: refus catégorique de la part des nazis, et jugements divisés du côté des forces de gauche, y compris dans le camp pacifiste. Pour *Krieg*, la réception critique est aussi tout particulièrement source à méditation, puisque c'est à peu près l'inverse qui se passe. Le roman de Renn est salué avec respect, voire avec enthousiasme, par la presse nationaliste. La critique communiste, elle, est plutôt réticente (l'optique change avec l'adhésion de Renn au Parti communiste, jusqu'à faire aujourd'hui de *Krieg* en République démocratique allemande une indiscutable «condamnation de l'impérialisme»). Quant à Zweig et Jünger, c'est leur évolution idéologique qui semble avoir été privilégiée par Hans-Harald Müller.

Sur Jünger, il apporte d'ailleurs des éléments neufs. Il prête attention à des articles de Jünger jusqu'ici négligés (ainsi l'un d'eux dans le *Völkischer Beobachter* du 23 septembre 1923). Il insiste d'autre part sur le roman *Der Sturm*, dont un extrait fut publié en avril 1923 dans le journal conservateur *Hannoverscher Kurier* et qui se passe en 1916 dans la Somme. Ce roman avait été écarté de ses œuvres complètes par Jünger. Or Hans-Harald Müller y voit un tournant décisif dans l'itinéraire de Jünger, puisque, peu de temps après l'avoir écrit, il quitte l'armée. *Der Sturm*, histoire du sous-lieutenant Sturm, est à son avis l'œuvre qui permet à Jünger de surmonter idéologiquement l'expérience de la guerre.

Le mérite de Hans-Harald Müller est de fournir des études suffisamment approfondies qui montrent, à travers les quatre cas étudiés, combien la guerre, pour chaque écrivain, a été avant tout une affaire personnelle, un problème personnel à résoudre. Reste qu'on aurait pu s'attendre à une synthèse sur le roman de guerre, ou, à tout le moins, à des comparaisons entre les œuvres et les itinéraires analysés. A ce point de vue, il est regrettable que Hans-Harald Müller, même pour les discuter, n'ait prêté aucune attention à deux ouvrages: «La Letteratura della grande guerra» de M. Schettini (Sansoni, Florence, 1968) et «Guerre et Littérature» de Léon Riegel (Klincksieck, Paris, 1978).

Lionel RICHARD, Paris

Margot TAURECK, Friedrich Sieburg in Frankreich. Seine literarisch-publizistischen Stellungnahmen zwischen den Weltkriegen im Vergleich mit Positionen Ernst Jüngers, Heidelberg (Carl Winter Universitätsverlag) 1987, 298 S. (Reihe Siegen, Beiträge zur Literatur- und Sprachwissenschaft, 75).

Das vorliegende Buch war längst überfällig, nachdem die Persönlichkeit und die Rolle Friedrich Sieburgs in den deutsch-französischen Beziehungen der Zwischenkriegszeit im Laufe der achtziger Jahre bereits mehrfach und kontrovers in größeren Aufsätzen abgehandelt wurde und seit 1981 eine auf zehn Bände angelegte Werkausgabe Sieburgs im Erscheinen begriffen ist. Sieburg (1893—1964) ist für die einen ein Exempel für die Verführbarkeit und Schwäche bürgerlichen Geistes angesichts des Nationalsozialismus (Franz Schonauer, Manfred Flügge), für die anderen ein Repräsentant bürgerlichen Geistes mit ganz einfach all dessen Stärken und Schwächen (Joachim Fest) oder in erster Linie der »grand old man der deutschen Literaturkritik« (Fritz J. Raddatz).